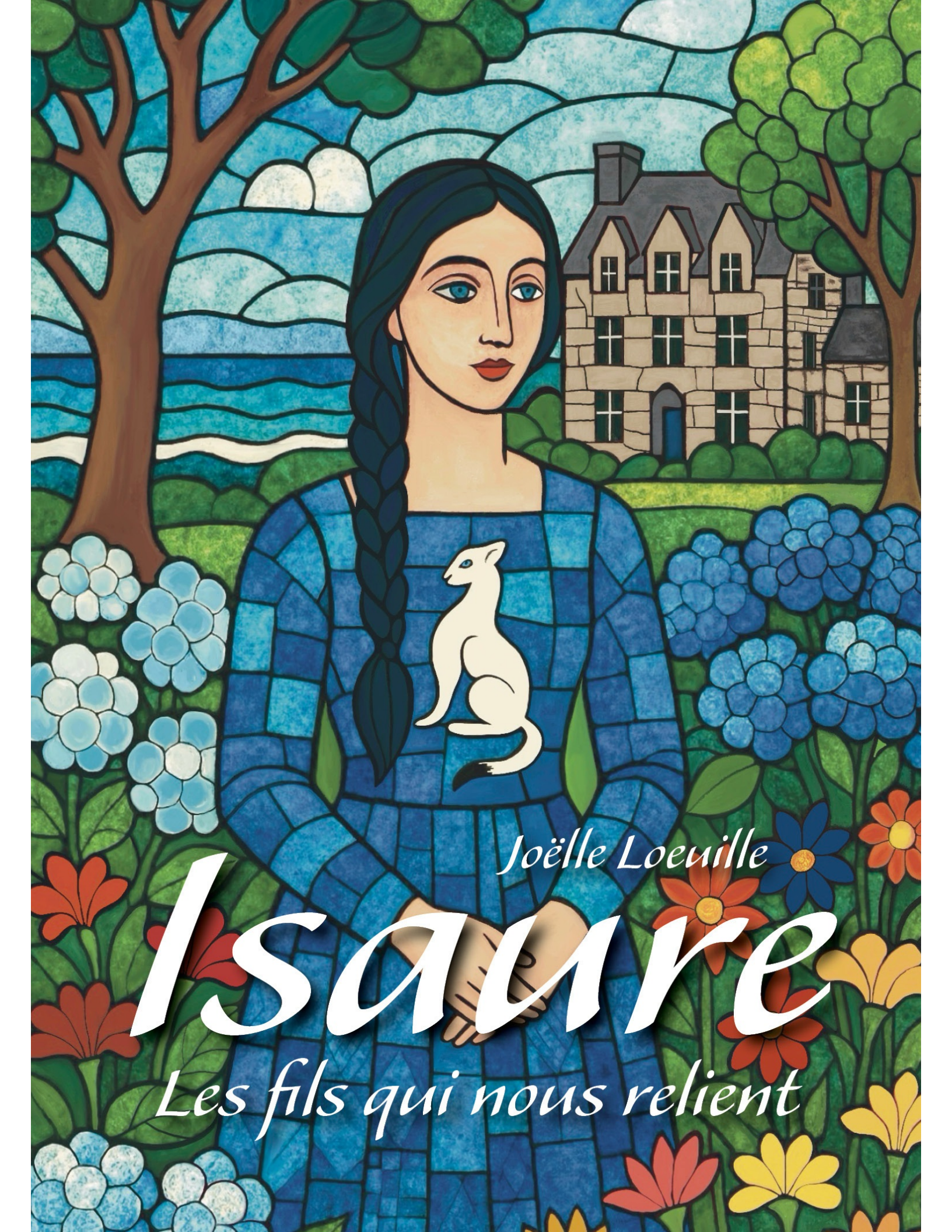




Joëlle Loeuille

Isaure

Les fils qui nous relient

Joëlle Loeuille

Isaure

Les fils qui nous relient

© Joëlle Loeuille, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-9891-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Chocolat et Fleurs de sel, City éditions, 2019

Un Air de Dolce Vita, City éditions, 2021

des orties & des roses, Daviken éditions, 2023

Patchworks, Librinova maison d'autoédition, 2024

Celui qui n'a pas de terre, n'a pas de racines.

Anjela Duval

Il est étrange, l'amour du pays ! Nous le portons en nous comme notre sang, comme nos organes. Et il suffit que nous soyons séparés de notre terre, pour ressentir une douleur qui sourd du plus profond de nous-mêmes sans jamais ralentir.

Maryse Condé

1

Nantes, mardi 15 avril 2025, 19 h

Prem's ! s'écria Claudine d'une voix de stentor, en s'allongeant, ou plutôt en s'écroulant, sur le lit *king size* d'une des chambres du Airbnb choisi pour leur escapade au salon *Pour l'Amour du Fil*.

Son soupir d'aise fit sourire les deux autres membres du trio qui venaient à peine de mettre un pied dans le séjour du gîte. Elles l'imaginaient dans la position de l'étoile de mer, étirant ses membres moulus par le trajet de Concarneau jusqu'à Nantes ainsi que par l'installation, dans la foulée, de l'exposition « *Ma bro* ». Sophie et Isaure échangèrent un regard et se retinrent difficilement de pouffer de rire.

Dix ans d'escapades régulières à l'occasion de salons ou festivals consacrés au patchwork les avaient habituées au mode opératoire de Claudine. Celle-ci se portait toujours volontaire pour leur dénicher l'hébergement le plus proche de leur destination, un énième lieu de perdition, débordant de tissus, de fils et de boutons. Cette recherche toujours ponctuée de SMS dramatiques « Je ne trouve rien ! », « J'ai perdu mon mojo¹ », on va dormir sous les ponts ! », « C'est la tannée. La prochaine fois, c'est une de vous qui s'y colle ! » finissait inmanquablement par un triomphant « Alléluia ! Je nous ai trouvé un toit ! » Après tant d'efforts de la part de leur doyenne, elles ne pouvaient protester quand il s'avérait qu'il y avait, certes, deux chambres, mais l'une nettement plus confortable que l'autre. Cette fois encore, Claudine bénéficierait d'un lit immense alors que les deux plus jeunes se contenteraient de lits superposés plus adaptés à des enfants qu'à des adultes. Qu'importe, ce serait l'occasion de chuchoter jusqu'à pas d'heure.

Le spectacle que leur avait offert Claudine pour arriver la première à la porte de la location avait largement compensé ce petit désagrément. Leur base pour les quatre prochains jours était située au fond d'un jardin. Le propriétaire de l'endroit, par conviction ou animé d'une flemme intense, avait adopté la mode du jardin punk. Cette méthode prônant le laisser-faire avait conduit à la métamorphose d'un mignonnet terrain de ville en jungle. Deux chèvres servaient de tondeuses, mais devaient avoir

déposé un préavis de grève, car le gazon d'origine avait des allures de pampa.

Ralentie par ses bagages qu'elle tractait d'une main, Claudine avait affronté la végétation sauvage, se tordant de nombreuses fois les chevilles sur le sol inégal. Elle avait écarté de sa main libre les branchages qui menaçaient de lui crever un œil et était parvenue, écarlate, sur le seuil où se trouvait la boîte à clés. Isaure et Sophie, restées sagement au portail, avaient assisté avec un plaisir non dissimulé à cette épreuve de Fort Boyard. Elles avaient ensuite tranquillement emprunté le sentier que Claudine n'avait même pas vu dans sa précipitation, un petit chemin à l'herbe rase où les roulettes de leurs valises cabine ne rencontraient aucun obstacle.

— Je me pose une petite demi-heure et après on prépare le dîner. D'ac ? avait ajouté Claudine, la fin de sa phrase rendue presque incompréhensible par un énorme bâillement. À la retraite depuis quelques années, elle s'était habituée à sa sieste flash d'après déjeuner, une demi-heure en compagnie de Marie, Toulouse ou Berlioz, si toutefois l'un de ses Maine Coons consentait à la suivre dans la chambre au lieu de livrer une bataille sans merci pour avoir la meilleure place sur le canapé, à savoir, le ventre moelleux de Pascal. Ce soir, l'absence de son micro dodo se faisait durement sentir.

— D'ac ! avaient répondu en chœur les deux jeunettes, que la journée avait moins mises sur les rotules.

Les trois femmes fêtaient cette année le dixième anniversaire de leur rencontre. Leur improbable amitié avait évolué avec les années et le sentiment qui les liait faisait d'elles des sœurs de cœur. Cerise sur le gâteau d'anniversaire, en ce mois d'avril 2025, Isaure, la benjamine, exposait pour la première fois à l'incontournable PAF, autrement dit le Salon d'arts textiles *Pour L'Amour du fil*. Le trio ignorait par quel miracle Renée Ferré, découvreuse de talents pour Carol Veillon, l'organisatrice du salon, avait eu connaissance du travail d'Isaure. Peut-être avait-elle fait un séjour à Quimper et apprécié au Musée Départemental Breton l'accrochage des douze quilts² d'Isaure ? La presse locale avait accordé quelques articles à cet événement.

« *Ma bro* »³ était un hommage au territoire que la jeune femme avait adopté. Un tout petit territoire recouvrant les anciens « pays » glazig et bigouden, que la Constituante du 22 janvier 1790 avait décidé d'inclure dans un nouveau département, le Finistère. Née à Bréhat de parents originaires du Val-d'Oise, Isaure n'avait jamais éprouvé le sentiment d'appartenir à une terre. Les circonstances de la vie lui avaient offert comme attaches Concarneau et Quimper et ce « pays » était devenu son royaume. Si Paris vaut bien une messe, Plogonnec et Pouldreuzic valaient mieux une exposition de patchwork, disait souvent Claudine en plaisantant. Isaure avait décidé de donner un nom breton à ses quilts ainsi qu'à son exposition. Ses deux amies avaient été surprises par ce choix qu'elles ne comprenaient pas. Isaure ne parlait pas le breton et Jacques et Angélique, ses parents de cœur auxquels elle rendait hommage dans cette exposition, pas davantage. Angélique gardait de son enfance à Lanriec une connaissance de la langue que ses propres parents parlaient couramment. Elle-même comprenait le breton, mais n'avait presque jamais l'occasion de le pratiquer. Seuls son accent et ses inflexions, quelques tournures de phrases aussi, révélaient ses origines bretonnes. Isaure leur avait expliqué que « *Ma bro* », le pays qu'elle avait fait sien, avait été façonné par cette langue et qu'elle existait encore, comme un sous-texte permanent, dans les échanges entre natifs de la région.

Claudine et Sophie avaient compris sa démarche et seraient capables de l'expliquer à tous les visiteurs de l'exposition, même si elles n'auraient probablement pas fait ce choix. Les deux femmes n'auraient jamais eu l'idée non plus de créer des quilts pour rendre hommage à des proches disparus, et de trouver ainsi le chemin de la résilience. L'année 2020, celle de la pandémie, du confinement et des décès par milliers ne leur avait pas enlevé de parents et elles ne pouvaient pas ressentir dans leur chair ce qu'avait vécu leur amie. Mais elles se défendaient de la moindre remarque. Isaure traçait sa route, élaborait une œuvre dont les deux Concarnoises pressentaient qu'elle marquerait les esprits. Leur rôle, et elles en étaient fières, consistait à l'accompagner sur le chemin. Pour Isaure, leur aide avait été précieuse, aussi bien pour l'aider à finaliser la réalisation des quilts que pour lui redonner confiance quand elle doutait de la pertinence de son projet.

Les ronflements sonores de Claudine confirmèrent à Isaure et Sophie la fatigue de leur doyenne. Elles-mêmes se ressentaient de cette journée pas comme les autres. D'habitude, le trio se présentait à l'ouverture du salon, dès le premier jour, chacune armée de son pass acheté sur le site internet dédié à l'événement. Aujourd'hui, elles avaient eu accès aux coulisses, à l'effervescence des préparatifs avant que les visiteurs n'entrent dans le Saint des Saints. Très rapidement, le syndrome de l'imposteur n'avait plus eu de place dans l'esprit des trois amies, en proie aux problèmes techniques d'un montage d'exposition. Elles s'étaient surtout rendu compte que la grande salle du Parc de la Beaujoire bourdonnait d'abeilles en pleine installation de leur alvéole. Chaque équipe se préoccupait de son stand à transformer en lieu d'exposition ou en boutique éphémère et n'avait pas de temps pour critiquer les autres participantes.

En milieu de matinée, les trois amies, parties en repérage, n'avaient eu aucun mal à trouver l'espace qui leur était réservé. Il s'agissait du G25, délimité par des panneaux de bois tendus d'un tissu bleu clair. Isaure avait esquissé une moue que les deux autres connaissaient bien. Ce bleu n'était pas le bleu qu'elle avait imaginé. Son obsession des couleurs ressemblait à la quête de l'écrivain pour traquer le mot juste afin de définir un sentiment ou une situation. Parfois aucun mot n'était vraiment satisfaisant et il fallait se résoudre à accepter l'approximation. Mais, aujourd'hui, le temps n'était plus à la réflexion, mais à l'action. Claudine se chargea de ramener Isaure à la réalité.

— Mignonne, un bleu, c'est un bleu. On ne va pas chipoter toute la journée ! Tu bouges ton popotin et tu nous aides à récupérer le matériel dans la voiture.

— Mais vous le trouvez comment ce bleu, les filles ? tenta Isaure dont le regard, planté sur le tissu, semblait vouloir par la force de sa volonté le parer de nuances et de reflets.

— Bleu clair ! répondit Sophie. Exactement ce que tu as demandé. Tu ne vas pas rester en boucle là-dessus toute la matinée. Ça risque d'être pénible !

La maîtresse de Grande Section de maternelle avait pris son ton le plus

ferme et les yeux d'Isaure se détachèrent du tissu incriminé pour se tourner vers Sophie et Claudine. Les deux, les mains sur les hanches, l'attendaient en bouillant d'impatience. Bon gré, mal gré, elle les suivit, reprenant le dédale des allées pour rejoindre le parking. Traîner les pieds était puéril, elle s'en rendait compte, mais c'était plus fort qu'elle. Dans son esprit existait la couleur parfaite pour son exposition et elle en voulait au réel de ne pas être à la hauteur.

La journée avait filé à la vitesse de l'éclair. Isaure avait donné à Sophie et à Claudine le plan qui indiquait l'emplacement de chaque quilt. Bien évidemment, tout ne s'était pas déroulé sans anicroche, elles avaient même été contraintes d'agrafer le douzième et dernier quilt, celui-ci s'obstinant à pencher à gauche. Elles s'étaient accordé seulement une pause d'une demi-heure pour déjeuner et avaient placé en dernier les labels distribués par Renée Ferré sous chaque quilt. De *Kouskit en peoc'h*⁴ qui ouvrait l'exposition à *Amzer*⁵ qui la clôturait, *Ma bro* avait sa place au sein du salon, et Isaure aurait bien demandé à Sophie et Claudine de la pincer pour vérifier qu'elle ne rêvait pas. Jamais elle n'aurait pensé que les œuvres nées de ses soirées en solitaire seraient ainsi mises en lumière à un salon qui était pour les trois Concarnoises une sacrée référence. À 18 h, les trois femmes avaient quitté le site, heureuses que tout soit prêt, mais complètement rincées.

Les ronflements de Claudine s'étaient apaisés, signe que son sommeil devenait plus réparateur. Sophie, fidèle à ses habitudes quand elles louaient un Airbnb, furetait partout, ouvrait tous les placards pour découvrir leur contenu et surtout la vaisselle nécessaire à leur auberge espagnole du premier soir, autre rituel devenu incontournable au fil des années. Elle se chargeait de leur préparer une jolie table et d'y disposer ce que chacune avait préparé.

Pendant ce temps, Isaure opérait sa métamorphose dans la salle de bain. Comme tous les soirs, elle se démaquillait avec soin. D'abord le mascara qui mettait en valeur son regard intense, puis le rouge à lèvres rose fuchsia et enfin le fond de teint léger dissimulant ses quelques taches de rousseur. Ce rituel lui permettait d'ôter son masque de la journée, celui d'une femme sûre d'elle et conquérante. Plus besoin de jouer un rôle, d'incarner la main de fer dans un gant de velours. Elle